

Elle ne savait pas que celui-ci, c'était Criquet. Et par Criquet, chargé de mendier autour de la petite bande, elle venait de faire l'aumône à sa fille !

Elle usait ses forces, elle usait sa vie, dans ses recherches infructueuses.

A peine lui restait-il de quoi regagner Paris, en chemin de fer.

Elle écrivit à Saint-Rémy pour avoir des renseignements. Mais là on continuait de rester sans nouvelles des fugitifs. Elle écrivit à M. Linard, également. Elle dit, elle-même, ce qu'elle savait, afin de guider les recherches. Car il lui paraissait que les enfants avaient, comme elle, parcouru les contrées du Nord, la frontière belge, un coin de l'Aisne, et qu'elle les avait perdus dans les Ardennes forestières.

Puis elle rentra à Paris.

Elle fut longue à reprendre ses habitudes journalières.

Elle venait de si loin, elle tombait de si haut, dans son rêve !...

Elle sentit surtout combien elle souffrait lorsqu'elle se retrouva dans son petit appartement de la rue Saint-Séverin, si gentiment arrangé pour recevoir Bertine !

Elle fut malade d'une grosse fièvre pendant quinze jours. A peine rétablie, vers la fin d'août, elle courut avenue Victoria, au bureau des nouvelles.

Mais on ne put lui donner des renseignements sur ce qu'était devenue sa fille.

Alors elle reprit sa vie désenchantée, chez la comtesse sa bienfaitrice, une vie peuplée de cauchemars, au milieu desquels Bertine lui apparaissait misérable et mourant de faim, ou bien entraînée, par de coupables exemples, à quelque crime.

Sa vie était un enfer de larmes et de désespérances.

VIII

Charlot et son amie Bertine, bien tristes d'avoir été abandonnés par Criquet, venaient, on se le rappelle, d'arriver aux abords d'une grosse ferme des Ardennes, tout en haut d'un plateau qui dominait un paysage superbe et qui était bordé, vers le nord-est, par une ligne de forêts embroussaillées.

Cette ferme, c'était la Pierre-de-Marbre.

— Nous allons nous adresser là, dit Charlot. Il y a des troupeaux, sans doute. On a peut-être besoin de quelqu'un. Le printemps arrive. Les travaux des champs vont occuper beaucoup de monde.

— Allons demander, fit Bertine. Et je serais bien heureuse de ne pas être repoussée, va, mon Charlot, car je suis bien lasse, je t'assure, de vagabonder comme nous faisons... Toute seule, je serais morte depuis longtemps à cette vie-là... Heureusement, tu es avec moi... Je t'aime tant, mon Charlot.

— Je t'aime tant, ma Bertine.

Ils se tenaient par la main, comme toujours quand ils marchaient.

— Si on voulait de nous là-dedans, fit Charlot, ça me rappellerait mon premier métier, où j'étais si heureux, dans les prés, dans les pommiers, au bord du grand bois... tout à fait un pays comme celui-ci.

— Entrons demander.

Ils avaient tant essuyé de refus qu'ils étaient bien inquiets quand ils pénétrèrent dans la cour.

Ils s'adressèrent à un garçon de charrue qui menait des chevaux à l'abreuvoir.

— Monsieur, nous voudrions parler au fermier.

Le garçon, silencieusement, indiqua du geste un corps de bâtiment, au fond, en face de lui.

Les enfants s'avancèrent, timides, et restèrent sur le seuil. Charlot avait ôté sa casquette.

La porte était ouverte.

Assis devant une grande table dont les pieds étaient scellés dans la pierre, un homme de haute taille, blond, maigre, à l'air doux, mangeait du fromage blanc qu'il étendait, avec son couteau de poche, sur de larges tranches de pain de ménage.

C'était Violaines, Jean Violaines, le fermier.

Il aperçut les enfants et, sans cesser de manger lentement et solidement :

— Bonjour. A qui en avez-vous, par ici ?

— Nous cherchons de l'ouvrage, monsieur.

— Ah ! ah ! Vous n'avez pas l'air bien robustes.

— Je suis pourtant très fort, dit Charlot avec fierté, et elle est très courageuse.

— Qu'est-ce que vous savez faire ?

— Moi j'ai déjà gardé les troupeaux et j'ai commencé à apprendre à soigner les moutons. Quant à elle, elle est bonne ménagère et sait très bien blanchir, repasser, coudre... Essayez-nous...

— Vous tombez bien, car j'ai besoin de quelqu'un, dit Violaines en les examinant de son regard calme. Mais la maîtresse est absente. Il faut attendre son retour. C'est elle qui décidera, après vous avoir questionnés...

Il fourra un morceau de pain et de fromage entre ses dents, et, continuant de parler, la bouche pleine :

— Seulement, je n'aurais besoin que du garçon... De la fillette, je ne saurais que faire !

Ils baissaient la tête. Ils avaient un léger tremblement dans les doigts. Est-ce qu'ils allaient être séparés ?

— Avez-vous faim ? dit Violaines.

Oui, tout à l'heure ils auraient bien mangé. Ce pain avait l'air si succulent. Et le fromage blanc était si tentateur ! Ils avaient regardé manger Violaines avec des yeux d'envie. Mais maintenant, brusquement, leur appétit était coupé par la crainte de s'entendre dire qu'on n'emploierait que l'un des deux.

Mais Charlot glissa deux mots à l'oreille de Bertine.

— Ce sera tous les deux ou nous chercherons autre part, ma Bertine.

Et tout de suite, l'appétit revenu :

— Nous mangerons bien un morceau. Ce n'est vraiment pas de refus, monsieur, dit Charlot en souriant.

— Entrez, asseyez-vous ?

Et Violaines leur coupa du pain, tira le fromage devant eux et leur versa deux verres de cidre, d'un cidre jaune et clair comme de l'ambre transparent.

Bertine et Charlot échangèrent un regard, sans un mot.

Mais ce regard était éloquent. Il disait :

— Nous serions joliment bien ici, avec ce brave homme !

Ils firent une tartine sur leur pain et craignant d'être indiscrets :

— Nous allons manger dans la cour, dit Bertine, pour ne pas vous déranger de vos occupations.

Ils se promènèrent pendant deux heures, à peu près, aux alentours de la ferme. Et comme ils passaient derrière les communs, tout près d'une maisonnette, il aperçurent un vieillard qui les considérait, appuyé sur une grosse canne, le dos courbé.

C'était le père Violaines, l'homme qui n'avait pardonné leur mariage ni à Jean, ni à Marie-Thérèse et dont l'inflexible rancune devait s'éteindre avec lui.

— En voilà un, dit Charlot, qui n'a pas l'air commode comme l'autre. Hein ? Bertine, quels yeux il nous fait !

Ils entendirent au même moment une carriole qui cahotait dans un chemin pierreux, venant de la forêt.

Une femme, âgée d'une quarantaine d'années, vêtue simplement, mais avec coquetterie, très brune et encore très belle, la conduisait. C'était Marie-Thérèse.

Ils se rangèrent sur le bord du chemin et la saluèrent en souriant avec crainte, quand elle passa.

C'était la patronne, celle qui allait décider de leur sort.

Elle les regarda curieusement, frappée, elle aussi, de leur gentille mine.

Ils ne revinrent pas tout de suite à la ferme.

Au bout d'une heure, ayant aperçu Marie-Thérèse dans la cour, ils s'avancèrent. Violaine lui avait parlé d'eux, car elle leur fit signe d'approcher.

Ils obéirent, peureux.

— D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous seuls ? Où sont vos parents ?

C'étaient les trois questions qu'on leur adressait partout.

Leur réponse était prête. Charlot dit qu'ils étaient frère et sœur, que leurs parents étaient morts, les laissant sans ressources, et qu'ils essayaient de s'occuper dans les fermes.

— Comment vous appelez-vous ? demanda la fermière.

— Moi, Charles, et ma sœur, Albertine.

— Et votre nom de famille ?

Il répondit sans hésiter :

— Placide.

— C'est que je ne puis pas vous occuper tous les deux, dit Marie-Thérèse.

— Oh ! madame, ne nous séparez pas.

— Oui, oui, je sais bien, c'est la difficulté...

— Vous paraissez si bonne, madame... Vous serez contente de nous, vous verrez.

— Nous ne sommes pas riches, au contraire ! Charles, lui, gardera les moutons et gagnera sa vie. Mais vous, ma petite, je n'ai pas d'ouvrage à vous donner.

Alors, Charlot prit une détermination :

— Madame, dit-il, employez-moi seul si vous voulez, mais du moins n'empêchez pas Albertine de rester auprès de moi. Vous ne la paierez pas. Vous ne lui donnerez pas à manger. Je partagerai mon pain avec elle. Cela ne vous coûtera donc pas d'avantage. Seulement vous lui donnerez bien un lit, dans le coin d'une grange ou de l'écurie. Elle vous le paiera en petits services, bien vite... Je vous en prie, madame, nous ne demandons qu'à travailler. Ne nous séparez pas... ne nous séparez pas !

Elle souriait en les regardant.

Leur gentillesse la séduisait.

— Allons, dit-elle, j'y consens, à ces conditions, quitte à garder